

XYZ. La revue de la nouvelle

Accident

Juan Abreu



Number 70, Summer 2002

Suite Miami

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3878ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Abreu, J. (2002). Accident. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (70), 42–70.

Accident

Il pique d'abord l'œil gauche, sous l'iris, dans la zone humide d'un blanc rebattu. Lorsqu'il retire le bout de broche qu'il a soigneusement enfilé, un liquide épais coule jusqu'au rebord enflé, noir, de la paupière, atteint les cils rigides. La femme ne bouge pas, mais ses lèvres frémissent. Un peu de sang frais coule sur le sang séché. Aucun son ne sort de sa bouche. Cela fait quelques jours qu'elle a cessé de se lamenter. Au moins, elle tremble. La langue est trop abîmée pour qu'elle puisse articuler quoi que ce soit. Elle bouge juste assez pour que la lumière de l'ampoule ne la frappe pas en plein visage. Il étudie les couleurs. Les cheveux, sales et clairsemés, collent au crâne taché de sang. Une teinture mauve mêlée de sueur se détache des cheveux. Elle a plus de cheveux blancs que lorsqu'elle est arrivée. Couleur lait caillé. Elle a encore plus de rides, des rides profondes qui descendent des commissures des yeux et de la bouche jusqu'à la base du cou. Il les examine de près. Elles forment la carte géographique d'un lieu qu'il ne parvient pas à identifier. Un fleuve, une rue, un quartier, une ville, un pays qui apparaissent de façon intermittente dans un amas de lignes. Il introduit un peu plus le fil d'une légère pression du pouce et le sent buter sur quelque chose de dur. Il augmente la pression et craint un moment que le fil ne se soit doublé mais, d'un grincement âpre, il retrouve son chemin en s'enfonçant dans quelque chose de moelleux, jusqu'à ce que la main touche la joue. Au début, il mettait des gants, puis il les a laissés de côté parce que ça les séparerait. Et il voulait que plus rien ne les sépare. C'est alors qu'il sent sur la paume de sa main le mélange visqueux de sang, de vomi et de sueur. Et la chaleur. La tiédeur de la peau qui l'assure qu'elle vit encore, tel qu'il l'avait souhaité. Le fil doit avoir atteint un point névralgique parce que la femme s'est mise à s'agiter brusquement comme lorsqu'il lui avait appliqué les électrodes. Mais cette fois, il le fait à sa façon. La corde avec laquelle elle est attachée crisse et s'incrute dans la chair jusqu'à disparaître. Il main-

tient la pression pour tirer le maximum du contact. La tête amorce un mouvement rythmique, de gauche à droite, ce qui fait entrer et sortir le fil au même rythme. La quantité de gélatine qui jaillit de la blessure augmente tout en se répandant sur la joue jusqu'à humecter ses doigts. La température du liquide le rassure et il se dit que tout là-dedans est bien vivant. Tout va bien. Il jette un œil à l'énorme calendrier suspendu à l'un des murs afin de s'assurer pour la dixième fois qu'on est bien le 20 mars. Elle ne doit pas mourir avant le 22. Le corps de la femme continue d'être secoué de violentes convulsions. Les os brisés du visage, la mâchoire fracassée craquent étrangement. Le sang gicle encore par les orifices lacérés de la masse informe du nez. Il marmonne une chanson obscène apprise dans son jeune temps et, tout en continuant de pénétrer l'œil gauche, il enfonce d'une main ferme l'autre fil dans l'iris de l'œil droit. Lorsqu'on lui demandait quelle était la plus grande vertu d'un être humain, il répondait sans sourciller : la patience. En quantité industrielle. Patience, patience et encore patience ; c'était la clé de tout triomphe. Elle, et elle seule, lui avait permis de mener sa vengeance à terme. Il avait attendu sept longues années, et il l'avait fait humblement, docilement. Il se rendait à l'usine, ponctuel, comme tout autre esclave. Attendre. Sept ans qu'il avait attendu. On croit que c'est facile. Mais pour lui cela avait été la pire des tortures. Maintenant, il le comprenait mieux qu'avant. Maintenant, l'accident, rien que l'accident importait. Une torture pire que celle d'avoir eu à quitter son pays, qui était un enfer, mais le sien. Pire que la traversée dans cette petite embarcation entourée de requins. Pire que toutes ces heures passées devant des tableaux, luttant pour trouver quelque chose d'impossible qui ne pouvait tout simplement pas se peindre. Pire encore que toutes ces années à travailler comme un chien afin d'amasser assez d'argent pour sortir sa mère de l'île. La sortir via l'Espagne même s'il devait travailler dans deux usines pour la faire vivre, parce que la Mère Patrie est une belle chienne qui laisse entrer les réfugiés mais qui leur refuse tout travail. C'est à ce moment qu'il avait compris qu'il ne se plierait jamais à l'Ordre. L'accepter, c'était comme renoncer à

la condition humaine. Il ne manquait jamais une journée de travail, il subissait l'exploitation avec soumission et jouait à la perfection son rôle d'animal domestique. Il peignait tous les soirs, et lorsqu'il n'avait pas d'argent pour s'acheter une toile, il dessinait ou bricolait quelques aquarelles. De temps à autre, il achetait quelque chose. Celui qui n'achète pas dans cette société est considéré comme suspect. Il avait lu quelque part qu'une des agences secrètes du gouvernement central (toutes les agences qui te salopent l'existence sont secrètes) avait installé un nouveau programme informatique très sophistiqué qui cataloguait les habitants du pays selon la quantité de biens et de denrées qu'ils achetaient. Un bon consommateur était un bon citoyen, et vice-versa. Il avait découvert aussi que Dieu n'existait pas. Chose dont il se doutait bien depuis quelque temps mais qu'il ne pouvait se résoudre à accepter. Un soir, il conduisit son auto loin de la ville, jusqu'à un des rares espaces vides de monde qu'il restait et là, sous les étoiles, parmi l'herbe haute, il chia sur sa mère dix mille fois de suite. La séguedille d'insultes monta comme une prière jusqu'à la voûte indifférente et se répercuta dans l'horizon, mais il n'y eut pas de réponse. Il s'agenouilla. C'était la première fois qu'il le faisait depuis sa lointaine enfance sur les durs bancs de bois de l'église du quartier. Il demanda à son père mort de lui apparaître, de lui faire signe, de l'aider à supporter les humiliations à venir. Il le demanda à ses aïeux enterrés et putréfiés depuis nombre d'années là-bas dans l'île. Rien. Il ne s'avoua pas vaincu, il supplia donc ce Dieu en lequel il ne croyait pas de l'anéantir une fois pour toutes. Mais il ne se passa rien. Ou plutôt oui, il se passa quelque chose, il se sentit soudainement libre. Se sentit libéré d'un poids énorme. Il se releva d'un bond, tout léger. Ce fut la dernière fois qu'il s'agenouilla devant quoi que ce soit. Sur le chemin du retour, il ressentit une joie atroce. Maintenant, il savait qu'il était seul et qu'après la mort il n'y avait rien. La ville, à l'horizon, à mesure qu'il s'en approchait, lui paraissait plus monstrueuse, plus humaine. Après des années d'efforts, il pouvait enfin faire venir sa mère. À l'aéroport, il la serra contre lui pendant un long moment. Au poignet pendait toujours le

bracelet rouge qu'elle avait hérité de sa trisaïeule et dont elle ne se séparait jamais. Il ressentit une mystérieuse continuité. Il savoura son odeur presque oubliée. Puissante odeur de l'enfance. La distance lui permit de l'apprécier. Il regarda de près son visage ridé, toujours beau, ses cheveux gris, ses yeux doux. Dans son adolescence, il en voulait à cet être qui l'avait emmené dans ce lieu horrible sans son consentement. Ensuite, il avait compris qu'elle aussi était victime de l'Ordre, de ce Dieu inexistant. Et il lui pardonna « comme victime » parce qu'elle était ce lien mystérieux qui avait son origine dans les gènes de quelque ancêtre oublié. Parce qu'ils partageaient tout geste, la manière de réagir à une douleur, à une situation déterminée. Ce lien les distinguait des autres. Uniques en leur genre. Comme il ne gagnait pas assez, malgré deux emplois, pour payer le loyer de deux appartements même modestes, ils durent vivre ensemble. Peu de temps après, il comprit que cette femme était l'unique être dans l'univers avec lequel il entretenait une authentique relation. Plus important encore, le seul être auquel il était lié, qu'il le veuille ou non. Ceci transformait le sujet en quelque chose de mystérieux. Il pouvait défier Dieu et chier sur sa mère et s'affranchir de Lui définitivement et se sentir par conséquent libre. Mais il lui était impossible de se détacher de cet être sans défense qui dépendait de lui pour survivre.

Le sang ne jaillit plus. De temps à autre, une goutte épaisse et noire tombe lourdement sur les draps, serviettes et autres chiffons étalés sur le plancher près de la chaise où la femme est maintenue attachée. La chaise est clouée à un poteau de bois qui soutient les poutres du plafond du sous-sol. À droite, dans un coin où la lumière n'arrive jamais, les ombres consomment le grossier escalier qui mène à la salle à manger. Gabriel est debout face à une grande toile appuyée sur un des murs. Il y travaille avec de longs et gros pinceaux, des brosses, des bouts de bois et d'autres objets, avec les mains. Absorbé par son travail, il entend à peine le son guttural qui s'échappe du trou puant entouré de chair bleutée qui tient lieu de bouche à la femme. Lorsque le son se répète, il tourne la tête un instant, puis revient à son travail. Les

gouttes tombent lentement des bras taillés par les cordes, du nez brisé, des joues profondément lacérées. Elles se forment lentement pour ensuite tomber sur les toiles imbibées qui s'empilent près de la chaise. Avec un bruit étouffé.

Il arrivait du travail épuisé et s'enfermait pour travailler dans sa chambre à coucher qui lui servait aussi de studio. Sa mère, indéfectible, apparaissait dans le cadre de la porte, arrachée aux éternels feuilletons télévisés, et le sermonnait de remettre ça au week-end, lui rappelait qu'il devait se lever tôt le lendemain pour aller travailler. Elle n'y comprenait rien, mais maintenant il avait l'habitude. Il lui souhaitait bonne nuit d'un baiser, verrouillait la porte et continuait de s'absorber dans le seul travail qu'il considérait vrai. Parfois, il s'endormait sur ses papiers, accoudé sur la table ou étendu sur le sol. Pourquoi poursuivait-il cette tâche inutile qui n'intéressait personne sauf lui ? C'était là une question à laquelle il n'avait jamais trouvé de réponse. Il essaya plusieurs fois d'abandonner ce travail mais il y revenait quelques jours plus tard. Sa relation avec ces images qu'il créait était semblable à celle qu'il avait avec sa mère. Cela faisait partie de quelque chose qu'il ne comprenait pas, mais à quoi il ne pouvait renoncer. Il peignait des figures grotesques qui s'imbriquaient les unes aux autres, qui se torturaient les unes les autres, aspirant à une espèce de poésie de l'horreur. Une galerie avait déjà présenté ses œuvres. Mais rien ne se vendait et ses tableaux ne plaisaient à personne et faisaient scandale. À un moment donné, on l'accusa de pornographie infantile parce que quelqu'un crut voir dans un de ces dessins des petites filles en train de se masturber. Pour sa défense, il raconta à un journaliste, qui interpréta ses paroles à sa façon, qu'il peignait la vie, et que bien sûr les petites filles se masturbaient et que bien sûr elles avaient du plaisir à le faire. Cela sonna la fin de son expérience, de son aventure dans les galeries. Le propriétaire de la galerie évoqua des raisons économiques pour mettre un terme à leur association ; à aucun moment il ne fut question de pressions politiques et du contenu de ses œuvres. C'était faux, ça faisait partie du discours hypocrite imposé par l'Ordre, mais Gabriel pensa que ça revenait au même ; il ramassa

ses toiles et s'en alla. Peu de temps après, il apprit qu'un visiteur s'était senti si perturbé par un de ses tableaux qu'il avait vomì sur les lieux. Cela le remplit d'une grande joie. Dès ce moment, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour disparaître du soi-disant monde artistique de la ville. Il ignorait les coups de fil des autres peintres et des journalistes. Une rumeur circulait à l'effet qu'il avait cessé de peindre. C'est à partir de ce moment-là qu'on le laissa en paix. C'est à cette époque qu'il trouva le moyen de se libérer de ses angoisses face à l'espace qu'occupaient tous ces matériaux. Un après-midi, il mit toutes ses toiles dans son auto et se dirigea vers le terrain vacant où il avait insulté Dieu et retrouvé sa liberté. Là, il brûla minutieusement son œuvre tout en s'assurant qu'il n'en restait rien. De retour dans son studio, il s'arrêta devant la seule toile qui restait. Elle mesurait dix pieds sur douze. Deux magnifiques créatures s'entrelaçaient, bouffies de protubérances qui éclataient dans une espèce de joie douloureuse. Ce tableau lui plaisait, il s'échappait de sa toile (ou de sa chair?) une félicité, un bonheur qu'il savait éphémère mais inégalable. Il le contempla un long moment pour ensuite, sans hésiter une seconde, le couvrir de cette peinture rouge qui lui servait de base. À partir de maintenant, ses tableaux allaient être condamnés à mourir en pleine magnificence. Nonobstant le Marché et l'Ordre. Il était condamné à peindre comme il était condamné à prendre soin de sa mère. Ce serait une affaire strictement personnelle. Sa mère rêvait d'une maison. Une grande maison, avec un jardin pour élever des animaux — poules, lapins, et autres trucs semblables. Une maison de tuiles, avec des fenêtres Miami, elle insistait sur ce type de fenêtres. Une maison tout équipée afin que ses petits-enfants — en disant cela, elle remarquait l'air coquin et angoissé sur le visage de son fils — puissent gambader librement. Une maison avec une grande fenêtre à deux battants, près de laquelle pousserait un jasmin. Aux planchers, des dalles italiennes, blanches et noires, comme un jeu de dames. Une maison familiale, inondée de lumière et flanquée d'un énorme amandier. Gabriel l'écoutait parler lorsqu'il qu'ils partageaient le souper ou pendant les week-ends

quand il s'asseyait avec elle devant l'ordinateur pour faire le marché ou regardait un mauvais feuilleton. Il l'écoutait les yeux fermés pour mieux apprécier sa voix tout en pensant qu'il ne pourrait jamais lui acheter cette maison. Avec les ans, le temps commença à ralentir. Gabriel attribuait ce phénomène à l'arrivée de la sagesse. Il savourait cette lenteur comme une victoire sur la grande machinerie de l'Ordre, qui a comme principe premier la vitesse. La clé de cette sérénité, pensait-il, était la simplicité harmonique que leurs vies avaient atteinte. Grâce à un mode de vie austère et à son sens de l'économie, il pouvait s'offrir le luxe d'un seul travail, qu'il accomplissait avec efficacité, feignant à la perfection d'être un des esclaves pendant que sa pensée errait sur la surface toujours plus épaisse de cette toile qui l'attendait. Il consommait avec modération, pour ne pas éveiller les soupçons, et surtout pour entourer sa mère de toutes les commodités et objets qu'il détestait, mais qui lui donnaient à elle une sensation de triomphe, de réalisation, qu'il ne pouvait pas lui refuser. Lui, il s'achetait des couleurs car il n'utilisait presque pas les pinceaux. Il peignait avec les mains, avec des bouts de bois, du fil de fer ou tout autre objet. Son intimité avec la toile était absolue et il ne la voyait pas comme une œuvre mais comme une manière de se connaître, d'être dans une autre ambiance, et aussi comme un refuge, un sanctuaire pour échapper à l'Ordre et à ses linéaments, à la vitesse de la société et de la vie. Qui étaient une seule et même chose. Là, près de la toile, il nota pour la première fois que le temps se faisait plus lent. Semblable au temps de l'île. Ensuite, cette lenteur augmenta, emplit toute la maison et la transforma en un îlot perdu dans l'immensité océane de la vitesse de ce monde. Un soir, cet espace pâteux (les couches de peinture devaient bien faire vingt pouces d'épaisseur) éveilla en lui un désir irréprouvable. Ses contacts sexuels se limitaient depuis longtemps à des aventures fugaces qui débutaient dans un quelconque bar de Little Havana pour s'achever au premier motel venu. Il se déshabilla et se masturba avec vigueur, collé à la surface du tableau. Une fois la chose terminée, il recula de quelques pas pour s'assurer que le sperme s'intégrait bien à l'œuvre. Les

conversations avec sa mère le ramenaient toujours à la terre natale. Ces exercices nostalgiques ne l'intéressaient plus, mais il suivait le courant. La nostalgie faisait partie de la sérénité. Une sérénité obtenue grâce à la capacité de passer inaperçu, grâce à une réclusion volontaire. La sérénité, simplement. Il arrivait du travail, ouvrait la porte de la maison (ils disaient toujours « maison » même si c'était un appartement), et elle était là assise face au téléviseur. Il ressentait alors un étrange sentiment d'appartenance. Le temps commençait à ralentir quand il traversait le seuil. Il lui passait la main sur la tête en se dirigeant vers la cuisine. De sa présence émanait un sens qui se reflétait sur son milieu de vie et sur sa vie elle-même. Du simple fait qu'elle était là. Le tableau (ou peut-être devrait-on dire les tableaux) naissait ou mourait au fil des mois et des années. Gabriel s'assurait qu'ils n'apparaissent sur aucun des clichés qu'on tirait de sa mère, elle qui aimait tant qu'on la prenne en photo. Il était de la plus haute importance qu'il n'y ait aucune trace d'eux. Ils mouraient en atteignant une splendeur fugace qui n'était que le préambule d'une autre recherche. Comme il travaillait dans un espace de totale liberté, sans chichi de style et sans faire de concessions à l'Ordre ou au Marché, il pouvait se donner le luxe de créer ce qu'il voulait, comme il le voulait. À une occasion, il travailla durant des mois au portrait de sa mère. Le résultat fut extraordinaire. Depuis, la toile, le visage de la vieille soigneusement reproduit veillait tendrement sur lui. Cette image, qui aurait pu être de Vélasquez, de Goya, d'Ingres, de Lucien Freud ou un autre maître par sa perfection formelle, avait cependant quelque chose qui le liait à son œuvre. Des semaines durant, il se délecta dans la finition, enrichissant la texture, s'efforçant à rendre vraie la moindre ride, peau vieillie au contact. Jusqu'au jour où il l'avait recouverte d'une épaisse couche de peinture rouge. Ensuite, il avait dormi sur ses deux oreilles. Sa mère s'occupait des corvées de la maison. À soixante-dix ans, elle était encore pleine d'énergie. Il la regardait s'affairer dans la cuisine ou épousseter les meubles et il s'étonnait de sa vitalité. Sur ses conseils, elle sortait marcher tous les matins, exercice qui lui faisait grand bien,

disait-elle, enthousiaste. Certains dimanches, dès l'aube, ils parlaient pour la plage. Même s'il s'agissait du seul jour libre de la semaine, qu'il consacrait habituellement à la peinture, Gabriel savait que la mer la remplirait de joie, et il ne posait aucune condition quand elle mentionnait en milieu de semaine son désir de passer le dimanche suivant à Miami Beach. En tant qu'insulaire, son rapport à l'océan provenait de sources mystérieuses, impossibles à définir. Ils arrivaient tôt, étendaient les serviettes et déplaient les chaises sur le sable, près de l'eau. Ils passaient la journée à boire des sodas qu'ils tiraient d'un *cooler* rempli de glaçons, et parlaient de l'enfance de Gabriel sur l'île, mais la conversation dérivait souvent sur l'avenir et les incontournables spéculations sur ce qu'ils allaient faire une fois achevée la dictature à Cuba. Il était impressionné par le degré de férocité que pouvait atteindre le besoin de vengeance de la vieille. À l'égard de la responsable du Comité de Défense du quartier qui s'était tant acharnée sur eux et avait fait l'impossible pour empêcher la sortie de Gabriel lors du *stampede* de Mariel, elle ne souhaitait rien de moins qu'on l'attache à la queue d'un cheval et qu'on la traîne par les rues du quartier. Les plus belles cruautés étaient toutefois réservées à Fidel Castro, responsable, selon elle, de tous les malheurs des Cubains. Que crève ce fils de pute ou, mieux encore, qu'un de ses proches lui fasse la peau, et je retourne dans mon petit Cuba chéri, disait-elle avec le sourire du chat qui vient d'avaler la souris. En la regardant, il n'en pouvait pas moins penser que le destin de l'île allait être troublé et tragique. Rempli de sang, de haine et de violence. Il en était convaincu. Si le système avait pu sécréter de si profonds désirs de vengeance et tant de ressentiment chez une vieille sans défense, douce et généreuse, incapable de faire mal à une mouche... comment pouvait-on penser que cela finisse bien ? Quoiqu'il ne lui en eût jamais touché mot pour ne pas la blesser, il se foutait de tout ce qui était patrie. Il se considérait comme un pestiféré de l'univers.

Gabriel profitait du moment présent. Il aimait la vie sans en être dupe. Il était assis sur le sable avec sa mère, écoutant la mer se briser là tout près, il pouvait toucher sa main ou reposer sa tête

sur ses cuisses et faire semblant de dormir. Et se sentir heureux. Rien d'autre. Et après la mort, rien. Dieu, l'idée de Dieu, signifiait l'humiliation. La vie était en fin de compte une belle chose qui s'autoconsommait. Comme son tableau. Quand le soleil devenait insupportable, ils allaient déjeuner au restaurant le plus proche. Au Puerto Sagua, on servait une authentique cuisine cubaine, exquise et pas chère. C'était toujours plein. La bière, sans équivalent à Miami Beach, était très en demande. Là, parmi le vacarme qui rappelait à sa mère des lieux semblables du La Havane de sa jeunesse, ils retrouvaient le fil de leur conversation. Une ou deux heures plus tard, quand le soleil se calmait, ils retournaient à la plage. Ils y demeuraient jusqu'au crépuscule.

Les blessures forment elles aussi des cartes géographiques. Une laceration sur l'estomac, grise, galonnée d'égratignures vertes, reproduit avec une étonnante exactitude un mur de briques craquelées. La poussière tombe. L'érosion a pu être produite par la marée, quoiqu'il soit difficile de l'affirmer. Ou une chose du désert. Tempêtes de sable fouillant, comme lui maintenant. Il fouille avec ses doigts et se laisse envahir par cette chaleur. Il cherche et se bute aux muscles polis, à des surfaces crispées, granuleuses. Les doigts fouillent. Il s'attarde longuement, les yeux fermés, ressentant l'humidité et les battements rythmés des organes. Jusqu'au moment où il retrouve cette sensation qui l'intrigue tant. Difficile de la décrire, mais soudain sa main, immergée dans la tiédeur, se transforme, grandit, s'engloutit, se déplace et conserve toujours la certitude d'être reliée par cette aiguille à un espace immense, une autre géographie. Parfois, cet espace semble familier. Mettons que c'est la cour d'une maison de son enfance. Ou la rue d'un quartier dans laquelle il gambade avec une bande de gosses. Mais il ne sait pas ou ne croit pas toujours savoir où il se trouve. À certaines occasions, il se retrouve debout face à une mer bombée qui s'enfonce dans le ciel, à l'orée de prairies infestées de lions, ou à l'intérieur d'une hutte sur pilotis au bord d'une falaise qui se perd dans une vallée sombre et lointaine. La blessure atteint le sein d'où émergent des boulettes de chair. Le sang s'agglutine comme lave pétrifiée. Les doigts

tremblent, il les retire de l'ancre tiède. Il se lève et applique la main sur le tableau. Il la laisse glisser. Les lions courent dans les prés surplombant la mer.

Il achevait son repas lorsqu'on le fit demander. Il laissa le lunch que sa mère lui avait préparé la veille sur sa machine et se dirigea vers le bureau. Le contremaître le regarda d'un air contrit et lui dit :

— On nous a informés que ta mère a eu un accident d'auto... on nous a téléphoné pour nous dire qu'on l'a transportée à l'hôpital.

— Elle ne conduit pas. Comment peut-elle avoir eu un accident ?

— Je n'en sais rien, je ne fais que te répéter ce qu'on m'a dit.

Gabriel se rendit à l'hôpital, une masse énorme à la périphérie des quartiers pauvres, non loin de l'usine. Il ne s'en faisait pas trop, convaincu que cela devait être une erreur sur la personne. Un infirmier vêtu de vert le conduisit dans une salle meublée d'un divan et d'une petite table en bois sur laquelle reposait un téléphone. Sur un des murs, un minable paysage avec des goélands posés sur une dune. L'infirmier lui demanda son nom et son lien de parenté avec la personne accidentée. Ensuite, il disparut un bon moment. Il revint au bout de vingt minutes. Il s'assit, lui mit la main sur le genou et lui raconta l'accident. Gabriel l'écouta jusqu'à la fin, sans faire un geste. Il le regardait fixement et ses yeux étaient dépourvus d'expression. C'était arrivé (il citait le rapport de police et le rapport de l'unité des premiers soins) lorsque sa mère était sortie pour sa marche du matin. Au moment de traverser la rue, une automobiliste qui doublait à toute vitesse l'avait heurtée de plein fouet. La dame, ainsi que l'appelait l'infirmier, était arrivée à la salle d'urgence en fort piteux état. Pendant une heure, on avait tout fait pour la sauver. En lui disant cela, l'infirmier le regarda avec une profonde tristesse et Gabriel ne put que ressentir un malaise pour ce jeune homme que l'on chargeait de dire à des inconnus que leurs mères, pères ou frères étaient morts et qu'on n'avait pu les sauver. Il ne dit mot ni ne pleura. Il se contenta de regarder l'infir-

mier d'un air hagard. Celui-ci, après quelques minutes d'attente, se leva et posa une main lourde sur son épaule et demanda s'il voulait voir sa mère. Gabriel lui répondit affirmativement et l'infirmier le guida à travers un couloir jusqu'à de larges portes en métal qui donnaient accès à la salle d'urgence. L'infirmier n'entra pas mais lui indiqua les portes d'un geste et s'éloigna. À droite, derrière un comptoir chargé de papiers et d'ordinateurs, deux jeunes filles vêtues de blanc le regardaient comme si elles le connaissaient déjà. L'une d'elles lui montra des compartiments séparés par des rideaux de plastique vert foncé. Sa mère était étendue sur un brancard. Un drap blanc, immaculé, lui recouvrait le corps jusqu'au cou. Un pansement lui entourait la tête, ne laissant apercevoir que le visage. Une mèche de cheveux sortait de dessous la toile à la hauteur du front et reposait doucement sur la peau. Elle avait les yeux fermés. Il se demanda qui lui avait fermé les yeux. De la bouche émergeait un tube de plastique qui glissait sur le cou pour ensuite se perdre sous les draps. Le rideau qui séparait les compartiments n'était pas tiré. Un brancard semblable se trouvait à côté, dans un désordre complet. Les taches de sang, noires, constellaient le plancher, les draps, le métal des appareils et quelques gouttes, minuscules, ornaient les murs. Pansements et cotons imbibés avaient été jetés à la hâte sur le froid terrazzo du plancher. Un truc étrange d'où pendaient cordes et tubes entortillés s'inclinait sur le brancard. C'était là qu'on avait prodigué les soins d'urgence à la femme accidentée pour ensuite la nettoyer et la transporter là où elle se trouvait maintenant. Il la regarda un long moment. Rien n'indiquait qu'elle était morte. Son visage ne reflétait aucune expression de douleur, que de la fatigue. Mais lorsqu'il se pencha pour lui baiser le front, un froid profond et désolant lui piqua les lèvres. Un jeune médecin entra sans faire de bruit. Il lui raconta qu'on avait fait l'impossible pour la sauver, mais qu'elle était pratiquement morte sur le coup. Qu'on avait trouvé au moment de l'opérer une laceration au cœur. Gabriel lui demanda si elle avait souffert. À peine, lui répondit le médecin. Elle avait été tout le temps inconsciente. Une équipe de dix médecins et infirmières avait

travaillé à la réanimer. Avant de se retirer, tendant la main, il répéta qu'ils avaient fait tout ce qui était humainement possible. Après le départ du médecin, Gabriel demeura un long moment debout devant le cadavre. Quelqu'un entra pour nettoyer le poste et revint ensuite sur ses pas jusqu'à la sortie. Le ciel sans nuages annonçait une belle journée d'été. Il retourna à l'endroit où il avait laissé l'auto. Il n'avait pas encore pleuré.

À la veillée funéraire, presque personne n'était venu. Deux compagnons de travail et quelques vieux avec lesquels sa mère conversait et échangeait des histoires au cours de ses promenades matinales. S'il n'en avait tenu qu'à lui, cette mascarade n'aurait pas eu lieu. Mais sa mère avait insisté pour se faire enterrer selon les rites catholiques et Gabriel se sentit obligé de respecter ses dernières volontés. Le pire fut de négocier avec le prêtre. La maison funéraire contrôlait tout le business. Le curé, dont la tête de truand ne lui revenait pas, exigea d'être payé d'avance, prononça quelques mot d'éloge à l'endroit de la défunte et intercédait en sa faveur auprès de ce Dieu qu'il représentait avec une ferveur qui variait selon la somme payée. Un chantré priait pour le salut des autres, avec son visage grossier, dans la pénombre du salon vide. Comme Gabriel lui avait donné le tarif minimum, le type ânonna son charabia à la hâte et se retira.

Gabriel passa toute la soirée à côté du cercueil. L'odeur écœurante des fleurs lui donnait la nausée et le vacillement des bougies faisait danser sur le mur l'ombre pathétique du crucifix de bronze ou de plastique imitation bronze, personne ne l'a jamais su. Crucifix qu'on lui avait fait payer le gros prix. Dans les autres chapelles, le trafic de l'affliction diminuait aussi après minuit. Seuls les proches conversaient, sanglotaient sporadiquement ou s'endormaient épuisés dans des fauteuils moelleux. Certains essayaient de tromper la douleur en faisant des blagues même si de temps à autre un éclat de rire étouffé résonnait, hors de propos parmi tous ces cadavres. Gabriel ne savait pas prier, et il n'éprouvait aucune envie de le faire, alors il se contenta de rester debout devant le cercueil à regarder le visage transformé, presque méconnaissable de sa mère. La chose couchée dans cette

boîte avait un aspect artificiel, produit du maquillage et de l'autopsie, qui empêchait Gabriel d'être touché ou de ressentir quelque douleur que ce soit. Ce qui lui faisait mal, c'était l'absence, un sentiment de vide, de finalité, qui grandissait chaque minute. Ce sentiment trouble fit monter un sanglot dans sa gorge. À l'aube, il rêva qu'il retournait en enfance et il se vit en train de courir de par les rues de son quartier. Ensuite, il se retrouvait en sueur, haletant dans le salon auprès de sa mère qui essayait de l'attraper. Sa tête reposait dans son giron et sa mère passait sa main dans ses cheveux tout en se berçant. L'odeur de la peau de la jeune femme, puissante, fraîche, l'enivrait. Il commença ensuite à pleurer dans son rêve et au réveil il continua à pleurer en silence. Et ce fut le matin.

L'enterrement fut expéditif. Quelques employés du cimetière l'aidèrent à transporter le cercueil jusqu'à la fosse. Il n'y eut aucune cérémonie même si le curé insista pour lui offrir un *package* de prières qui comprenait celles du salon et du cimetière. Gabriel refusa, parce qu'il n'était pas sûr de pouvoir réfréner son envie de lui casser la gueule. Le soleil brillait de tous ses feux lorsqu'on descendit le cercueil, et conférait un caractère absurde à la situation. Le fait qu'il y ait un amandier près de la fosse, pareil à celui qui poussait en face de la maison sur l'île, le consola. Il pressentait que l'arbre serait un bon compagnon, comme si sa mère allait être moins seule lorsqu'il s'en irait.

En revenant du cimetière, il en vint à la conclusion qu'il vivait dans un chaos, que la mort de sa mère était un accident et que l'univers n'était pas autre chose qu'un accident. Et c'était précisément cela qui était le plus intolérable. Le plus humiliant.

Gabriel assista au procès bien que son avocat l'eût prévenu que la loi ne prévoyait aucune peine pour la femme qui avait renversé sa mère. Le policier qui fit le constat lui imposa une amende, ce qui la rendait coupable de l'accident, mais les lois de l'État de la Floride n'attribuaient pas d'autre responsabilité criminelle que la négligence pour ce type d'incident qui, d'ailleurs, était des plus fréquents. La coupable allait écoper au maximum de deux mois de travaux communautaires, d'une

légère amende et d'une suspension temporaire du permis de conduire. La femme devait avoir près de cinquante ans et elle ne semblait pas troublée outre mesure pendant qu'elle attendait son tour de comparaître. Elle était accompagnée de son mari, un type grossier qui répétait à l'envi que son épouse n'était coupable d'aucun délit. Gabriel le surprit même à sourire. Il se contenta de regarder fixement la femme sans écouter ce qu'elle racontait. Il n'était pas dupe de ce qui se passait à la cour. Il n'avait jamais eu de respect pour le système judiciaire de ce pays et ce n'était pas maintenant qu'il allait commencer à en avoir. Cette mascarade faisait partie de l'Ordre des puissants et n'était qu'à leur service. Il avait envie de rire du sérieux avec lequel les acteurs, juges, policiers, employés de la cour feignaient de croire à cette mise en scène. Il joua son rôle à la perfection et se comporta de manière civilisée. Pendant qu'il était assis dans cette salle remplie d'accusés, il essaya sans succès de détester cette assassine et son mari. Et quand le tout fut terminé, la seule chose que ce couple éveillait dans son cœur était une profonde pitié. La même qu'il ressentait pour le genre humain. Sentiment qui ne diminuait pas d'un iota son désir de vengeance. Il était certain que ces deux-là étaient aussi victimes que sa mère, que lui, de la situation. Leur faire payer leur part de douleur et de mort par leur douleur et leur mort était la seule voie, la seule façon d'échapper au chaos.

Le tout se déroula tel qu'il l'avait prévu. Le juge suspendit le permis de la conductrice et la condamna à deux mois de travaux communautaires. L'avocat de la défense tapa amicalement sur l'épaule de sa cliente. Son propre avocat lui mit la main sur l'épaule et lui dit que c'était le maximum qu'on pouvait obtenir. Que la loi ne permettait pas davantage. Gabriel eut l'impression que tout le monde voulait en finir au plus vite. Qu'il n'était sûrement pas le seul à avoir des problèmes. La salle était bondée et l'on ne pouvait pas s'attarder sur chaque cas.

Il passa les jours suivants dans une espèce de léthargie. Il se levait comme d'habitude pour aller travailler et accomplissait bien sa routine. Mais il se sentait en dehors de la réalité. Il s'asseyait dans le fauteuil qu'occupait sa mère et regardait les

mêmes stupides émissions de télévision. Mais ce n'était plus la même chose et il éteignit l'appareil pour de bon. Quelques semaines passèrent avant qu'il puisse sortir de sa torpeur. Il abandonna les pilules qui l'aidaient à dormir et retourna à son tableau. Sur la toile, il trouva les réponses qu'il cherchait. Déjà à l'hôpital, devant le corps immobile, et ensuite au moment du procès, il s'était mis à penser que le responsable de la mort de sa mère allait devoir payer la note. Ce ne fut qu'à ce moment qu'il apprivoisa cette idée. Faire souffrir l'assassine (ainsi que l'appelaient Gabriel) et la tuer tout simplement était une autre étape, une étape obligée de son combat contre la domestication, contre l'Ordre et le Chaos. Accepter cette mort, ce destin si injuste représentait non seulement une humiliation mais aussi une soumission d'une infinie absurdité, une trivialité monstrueuse à laquelle il lui semblait indécemment de se plier. Et il ne plierait pas. Alors, il se mit en paix avec lui-même par de longues séances devant ses tableaux qui, enrichis par sa souffrance, se firent de plus en plus beaux, parfaits et plus mystérieux que jamais. Une fois qu'il eut créé, recouvert et recréé cinq nouvelles œuvres, il comprit que la mort de sa mère le rendait plus libre. Il avait ressenti la même chose le jour où il avait insulté Dieu et s'était convaincu qu'il n'existait pas. Une espèce de dangereuse félicité. Mais rien de cela n'empêcha le temps, qui marquait une nette tendance à l'accélération depuis l'accident, de se lancer dans une course folle et vertigineuse.

Afin d'accomplir sa vengeance, il dut s'armer de patience. Il savait qu'il devrait laisser passer des mois, des années peut-être avant de pouvoir l'exercer. Il était disposé à attendre. Un journaliste de sa période d'artiste controversé lui téléphona, sans doute en panne de sujets, pour lui proposer un article de *human interest*, lui dit-il. Cette fois-ci, Gabriel accepta. Il lui déclara qu'il avait embrassé la religion catholique, que la foi au Christ l'avait illuminé, que le pardon et la compassion dictaient ses actions, qu'il priait sans relâche pour obtenir le pardon de ses péchés et que son unique désir dans les jours qui avaient suivi le malheureux accident qui avait tué sa mère avait été de pardonner à la

personne qui lui avait fauché la vie. Qu'il priaït aussi pour elle. Qu'il peignait maintenant pour le Seigneur des thèmes religieux qu'il ne voulait pas encore dévoiler pour ne pas nourrir sa vanité qui était aussi un péché, comme tout le monde le sait. Le journaliste, ravi par l'histoire de l'ancien peintre marginal (ainsi qu'il le qualifiait), écrivit une faribole politiquement correcte qui lui valut un prix. On alla jusqu'à reproduire une vieille photo de Gabriel et quelques témoignages de nobles ecclésiastiques qui louèrent sa conversion. Le raffut dura quelques jours pour ensuite s'éteindre. Le téléphone sonna une ou deux fois ; des gens qui, en voyant l'article, se rappelèrent son existence. Mais il ne répondit pas aux insistants coups de sonnette. Gabriel s'amusa un certain temps de tout ce zoo, puis retourna à sa routine, à son tableau et à son attente. Soudain, il retomba dans l'oubli. Quelques mois après la tragédie, il laissa l'appartement qu'il partageait avec sa mère. Il loua un modeste pavillon de banlieue. Ce ne fut pas chose facile de trouver le bon endroit, mais il réussit. Une maison isolée au fond d'un cul-de-sac, sans aucune circulation. Et, chose importante, avec un petit sous-sol (dans lequel il installa son tableau dont le déménagement fut une tâche titanique) qui allait servir son plan à la perfection. Plan qu'il ruminaït dans ses pensées, qu'il perfectionnait chaque jour.

Cinq longues années s'écoulèrent avant qu'il ne porte le premier coup, exactement le 21 août, jour de naissance de sa mère. Toutes ces années, il prépara minutieusement sa vengeance. Peu à peu, tout en s'assurant que personne ne s'apercevait de rien, il s'informa des allées et venues de l'assassine. Elle avait un mari, mais pas d'enfants. Leurs existences étaient celles des esclaves de l'Ordre, consommateurs invétérés, malades de télévision qu'ils abandonnaient à l'occasion pour un match de football, pendant lequel ils beuglaient comme des animaux pour l'équipe locale, tout en engouffrant des hamburgers et quantité de bière et de coca-cola. Gabriel les filait pendant des jours entiers pour se familiariser avec leur routine. Il était sûr qu'ils ne le reconnaissaient pas car ils ne l'avaient vu que durant le procès il y avait de ça bien des années, et il se tenait à une distance respectable. Le

mari travaillait dans une manufacture de Hialeah et avait un horaire par rotation qui, parfois, le gardait au travail jusque tard le soir. Il choisit une de ces soirées pour passer à l'action. L'homme devait marcher trente ou quarante mètres pour se rendre au terrain vacant de l'autre côté de la rue, où les ouvriers stationnaient leurs autos. Gabriel avait tout calculé avec minutie et l'exécution de son plan lui sembla plus facile que prévu. Il ne se sentait ni nerveux ni enthousiaste. Il demeura dans l'auto pendant presque une heure, à une dizaine de mètres de la porte par laquelle allait inmanquablement sortir le mari de l'assassine. Lorsque finalement il émergea de l'édifice et posa le pied dans la rue, Gabriel mit le moteur en marche et, d'un coup d'accélérateur léger et mesuré, fit rouler lentement l'auto pour conserver l'effet de surprise. L'homme tourna la tête un instant pour regarder dans sa direction, mais il crut avoir amplement le temps d'atteindre l'autre trottoir. Quand l'homme fut à sa portée, Gabriel appuya soudainement sur l'accélérateur et, d'un coup de volant, le heurta de côté. L'homme n'eut pas le temps d'écarter sa jambe et Gabriel la sentit se briser sous la roue en même temps que lui parvenait un cri oscillant entre douleur et surprise. Il freina et regarda dans le rétroviseur la silhouette allongée sur le pavé. Elle essayait de se redresser. Il fit marche arrière et, sans hâte, calculant avec soin la trajectoire des pneus, lui passa sur le ventre. Le véhicule tressauta et cette fois il entendit un drôle de grognement. Un gémissement qu'il n'avait pas entendu depuis les bagarres juvéniles quand on le frappait au creux de l'estomac et qu'il perdait le souffle. Il freina une autre fois, ouvrit la portière et descendit. L'homme râlait et se touchait le ventre. De sa bouche coulait un filet de sang. De ses yeux exorbités, il regarda Gabriel. Celui-ci s'accroupit et examina le visage convulsé de peur. Métamorphosé par la peur.

— Tu te souviens de moi ? demanda-t-il.

Et sans même laisser à l'autre le temps de répondre, il ajouta :

— Ta femme a tué ma mère il y a de cela cinq ans...

L'homme étendu commença à gémir et leva un peu la tête. Son regard disait tout. Gabriel comprit que maintenant il se souvenait. Il retourna à l'auto dont le moteur ronronnait comme ces

tambours dont les roulements annoncent le saut de la mort des trapézistes, et il repassa une autre fois sur sa victime. Cette fois sur la tête.

De retour chez lui, il nettoya à fond l'auto pour faire disparaître toute tache de sang. Ensuite, possédé par un apaisement semblable à celui qui succède à l'orgasme, il retourna à son tableau.

Toutes les précautions prises avaient été superflues. La nouvelle de la mort d'un ouvrier à la sortie de son travail à Hialeah n'occupa qu'un spot de trente secondes aux informations de vingt heures et les journaux n'en firent pas état. Ce n'était qu'une goutte d'eau dans la vague de meurtres et d'agressions qui fouettait la ville. Deux assassinats et le célèbre violeur de Kendall faisaient la une des journaux et les manchettes des infos de la télé. La police avait trop de travail pour s'occuper d'un piéton heurté par une bagnole conduite par un souillard dans un trou perdu. Personne n'était venu lui poser de questions, ce qui laissait croire qu'on ne le reliait pas à l'individu. Sa patience avait porté des fruits. Cette même fin de semaine, il visita la tombe de sa mère et lui apporta une douzaine de tournesols, ses fleurs préférées.

Maintenant, il devait passer à l'étape suivante avant de pouvoir crier mission accomplie. Le mari n'était pour ainsi dire qu'une répétition générale, une esquisse, une manière de s'approcher du but, du cocktail de souffrances qu'il avait concocté. Quelques mois plus tard débuta la filature. Parfois, il la guettait à la sortie de la boutique où elle travaillait. Un minable magasin de chaussures de Little Havana. Il la voyait sortir et s'avancer d'un pas lent, gris, jusqu'au stationnement, après être passée chez le pâtissier du coin d'où elle ressortait invariablement avec un demi-kilo de pain cubain sous le bras. Ensuite, il la suivait jusqu'au duplex où elle habitait, pas très loin de là. Parfois, l'obscurité le surprenait à observer la silhouette de la femme, debout près de la fenêtre illuminée. Un an après l'accident du mari (tel que Gabriel l'avait planifié), il entra dans la boutique.

Elle était seule. Elle avait l'air d'une souris qui, en équilibre sur ses pattes de derrière, vacillerait en marchant. Elle s'approcha de lui.

Avec l'empressement de servir le premier client de la journée.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-elle.

— Peut-être ?... Je cherche des souliers pour ma mère.

La voyant pour la première fois de près, il la trouva encore plus laide que l'image qu'il s'était faite d'elle à partir du souvenir de ses traits. Les yeux saillants, soulignés par de gros traits de fard noir, se projetaient vers l'extérieur laissant à découvert une masse anormale de membrane sclérotique. Une surface tachée de veines jaunâtres et sillonnée de veinules rougeâtres. De copieuses oreilles crevassées et noircies descendaient vers les joues parcheminées. Le nez granuleux, les lèvres séchées et repeintes, la teinture bon marché des cheveux donnaient la touche finale à ce *look* vulgaire et rudimentaire.

Il fit le tour de la boutique et se décida pour une paire de sandales en cuir d'une pointure quelconque. Il quitta les lieux sans la regarder. À quelques mètres de la boutique, il offrit les sandales à une vieille qui attendait pour traverser la rue. Ce soir-là, il commença à peindre le portrait de l'assassine.

À présent, il place les deux extrémités du câble sur le giron de la femme. Il tourne le visage vers la toile, doute un instant, se lève. Il recueille un peu de peinture sur un des nombreux amas qui recouvrent la table et l'applique sur la toile. À un endroit qui ressemble à un pré. Quoique cela puisse tout aussi bien être le bord d'une falaise. Ou une sombre vallée. Il frotte un peu et s'éloigne. Il essuie ses doigts sur son pantalon et retourne près de la femme. Il s'assoit par terre, face à elle. Vue d'ici, la tête semble être du Francis Bacon. Il est ému. C'est Henrietta Moraes. Lui fait un timide salut de la tête. Il s'attarde un moment à la regarder. Les yeux aveugles, crevés, la joue tachée d'un horrible bleu jaunâtre. Ensuite, non pas pour lui faire mal, quoique cela demeure l'intention première, mais pour bien voir si la transformation résiste, il prend le câble avec un soin extrême et applique ses extrémités à une des jambes. Le corps a un soubresaut, comme s'il retrouvait toute la vigueur de sa jeunesse. De l'endroit où les fils font contact sort un mucus blanc, grasieux. L'odeur de

peau brûlée flotte dans l'air, comme une rumeur. Henriette s'est enfuie et la tête de la femme revient à sa position normale, éclatée, proéminente et sale. La lèvre supérieure, fendue et repliée vers le haut, enfle comme un câble brûlé. Les dents, chicots jaunis, sont à découvert. De nouveau, il applique les extrémités du câble sur la peau. Cette fois, près du genou.

Il allait souvent au cimetière, une ou deux fois par mois, et à une certaine époque tous les week-ends. Non pas pour prier pour l'âme de la défunte, chose dont il se sentait incapable, de même qu'il ne croyait guère à aucune forme de vie après la mort. Il s'y rendait tôt le samedi avant que le soleil ne devienne insupportable, aussi parce que le lieu était agréable et que tout ce qui restait de ce qui avait été sa mère était là. Il arrivait et passait quelques minutes à nettoyer la pierre, à changer l'eau du vase de plastique, puis il disposait les fleurs qu'il apportait. Ensuite, il s'asseyait sur l'herbe, à un endroit protégé par l'ombre de l'aman-dier qui, dans quelques années, couvrirait la pierre tombale. Les tournesols se gonflaient à mesure qu'ils absorbaient l'eau du récipient, et Gabriel regardait attentivement les pétales se déployer au contact du soleil. D'autres affligés arrivaient. Certains venaient avec un kit de nettoyage complet : tondeuse électrique, produits chimiques pour polir les épitaphes et les images en bronze qui ornaient les pierres. Gabriel s'étonnait chaque fois de voir ce qu'ils laissaient derrière eux : drapeaux du pays d'origine, jouets, lettres, ourson en peluche, nourriture, morceaux de gâteau d'anniversaire, jusqu'à des toupies. Un jour, il vit un bateau toutes voiles dehors dans une bouteille. Mais rien ne le toucha comme le cerf-volant qu'il découvrit un matin sur la sépulture voisine de celle de sa mère. Il s'agitait au vent et la queue, faite de retailles de toile multicolores, reposait sur la surface polie du marbre. Le spectacle de cet effort pour s'unir à ce qui n'existait déjà plus était émouvant mais combien inutile, pensait-il. Il n'y avait pas de façon de vaincre l'oubli. L'oubli dispose de tout son temps. Même chez ces habitués du cimetière comme lui, ce qui restait était un souvenir, et depuis quand un souvenir est-il une personne en chair et en os ?

Le ciel bleu planait sur les pierres tombales. Les fleurs exhalaient un arôme douceâtre qui rampait au ras du sol. L'herbe poussait et les moineaux sautaient d'une branche à l'autre. Comme si de rien n'était.

Au jour du septième anniversaire de l'accident, il décida que le moment était venu. Durant les deux années qui avaient suivi l'élimination du mari, il avait continué son implacable filature de l'assassine. Mais il ne retourna pas à la boutique. Il se limita à observer la femme de loin, jusqu'à ce qu'il connaisse ses activités par cœur. L'aller et retour à la boutique, des courses au marché le plus proche, une visite médicale aux quatre mois dans une des nombreuses cliniques de Little Havana. Elle ne semblait pas avoir de famille. Aucune vie sociale. Ses relations avec les voisins, couples ou vieux solitaires comme elles, étaient plutôt mitigées, se limitaient à de brefs échanges à l'entrée du duplex.

Parce qu'elle faiblissait à vue d'œil, Gabriel craignit qu'elle ne crève avant l'heure. Et c'est cela qui le décida. Mars débutait et s'il ne se décidait pas ce mois-ci, il devrait attendre l'an prochain. Il agirait le 15. Sept jours devraient suffire.

Si le Chaos pouvait venir de quelqu'un, chose tout à fait impossible, Gabriel aurait juré qu'il viendrait d'elle. Le jour choisi coïncida avec une des visites de l'assassine chez le médecin. Cela facilitait les choses. Il était décidé, si nécessaire, à s'introduire dans l'appartement et à l'enlever, mais il valait mieux la séquestrer dans un lieu neutre, sans faire de scandale.

Il attendit la fin de la visite pour mettre son plan à exécution. L'édifice qui abritait la clinique occupait tout un quadrilatère et l'entrée principale par laquelle elle sortirait, vérification faite, était à quelques pas des feux de circulation de la 12^e Avenue. À midi, la silhouette de la femme émergea et, d'un pas lent, se dirigea vers l'intersection. Avant même d'y arriver, elle vit l'automobile s'arrêter à sa hauteur. De l'intérieur, s'inclinant pour qu'elle voie son visage, un homme l'appela par son prénom.

— Rosa... Comment allez-vous ? Je vous reconduis à la maison ?

Rosa, surprise, se pencha et regarda l'homme avec méfiance. Elle hésita un instant, puis répondit :

— Désolée, mais je ne vous connais pas...

Gabriel eut un large sourire et adopta un air contrit.

— Mais Rosa, comment est-ce possible... je suis Pepe, je travaillais avec Fidel, votre époux, qu'il repose en paix, à l'usine de Hialeah. On se voyait souvent aux matchs des Dolphins...

La femme demeurait indécise au bord du trottoir. Elle inclinait son visage couleur de carton, qui exprimait confusion, perplexité. Gabriel comprit qu'il devait se hâter. Un chauffeur impatient klaxonnait dans son dos. Affichant un air innocent et un sourire rassurant, il descendit et fit un geste apaisant à l'individu qui l'invectivait tout en l'invitant à dégager la voie. Il s'approcha de Rosa, lui prit gentiment le coude, ouvrit la portière et lui intima de monter.

— Rosa... Fidel était un ami et c'est ma façon de faire quelque chose pour lui... Laissez-moi vous ramener chez vous, aucun problème pour moi, au contraire, ça me fait plaisir.

Ces paroles rassurèrent l'assassine. Le regard vide, et marmonnant quelque chose que Gabriel ne comprit pas, elle monta dans l'auto.

— Et la santé?... Vous travaillez toujours à la boutique ?

Il enfila la 12^e Avenue, laissant derrière les cris du camionneur en furie.

— Bof! Je tiens le coup... malaises de vieille femme... Je crois bien vous avoir vu quelque part. Ainsi donc, vous travailliez avec Fidel, puisse-t-il être au ciel.

— Bien sûr que vous m'avez déjà vu! Oui, ça fait des années, j'ai aussi changé d'usine.

La présence de l'assassine le comblait d'aise. C'était une drôle de sensation. Une ivresse. Une joie semblable à celle qu'il ressentait au moment de terminer un tableau qui le satisfaisait pleinement. Le visage de Rosa, grasseux, cartonné, avait souffert un processus de dégradation accélérée depuis la dernière fois qu'il l'avait vu. Les veines de la main, saillantes, montraient de profondes vergetures qui s'enracinaient sous la surface squa-

meuse et mauve de la peau. Elle portait une blouse blanche à motifs bleus de fleurs aux longs pétales terminés en forme de goutte, et une jupe marron de coupe ancienne. Elle ne portait pas de bas et était chaussée de ces horreurs pratiques que l'on retrouve aux pieds des infirmières ou des gens qui passent leur temps debout.

— Vous devez tourner sur la 16^e, dit-elle, sans le regarder.

— Soyez tranquille... Je connais le chemin, Fidel me l'a déjà indiqué.

— Pauvre Fidel... Si honnête, et voyez ce qui lui est arrivé.

— Un accident, paraît-il... Que c'est triste. Et tous ces délinquants à qui il n'arrive jamais rien...

— C'est comme ça...

— On les embarque et on les relâche aussitôt...

— Oui monsieur...

— Son seul problème c'est qu'il avait la tête vide...

— Qui ?

— Fidel...

— Mais...

— Vide... Je l'ai entendue éclater sous les roues et je vous assure qu'elle était vide. Tout au plus pleine de merde...

Rosa le regarda, sidérée, de ses yeux proéminents et noircis remplis de frayeur. Elle allait dire quelque chose, mais Gabriel, sans cesser de la regarder et de sourire, lui appliqua un solide direct au menton qui résonna comme un coup de fouet dans un espace clos. Le corps de la femme s'affaissa comme un bœuf que l'on vient d'assommer à coups de masse et donna contre le tableau de bord. D'un geste, Gabriel la redressa et l'appuya contre la portière. Le visage vers lui. De la bouche entrouverte giclait une bave mêlée de sang. Qui se répandait sur le blanc de la blouse. De l'extérieur, un passant aurait vu une femme endormie.

Le sang avait acquis des nuances insoupçonnées. Mêlé de sueur, de salive et d'autres liquides. Liquide de la terreur, liquide de la proximité de la mort, liquide du désir de la fin, de la sérénité de la fin. Parfois, quand il se retourne pour la regarder, il

trouve qu'elle ressemble à un gros crachat, ce qui n'a rien d'étonnant puisque le tableau est lui aussi devenu un beau gros crachat. Le corps de Rosa au fil des jours se défait. Cette masse enflée, caillée, fendillée, exposée, suintante, broyée, baveuse, est un paysage intérieur, comme si, par la douleur et le désespoir, le corps a atteint non pas un état de grâce, cette sublimation spirituelle, cette négation de la chair tant glorifiée par les saints et les philosophes, mais une animalité sobre, une apothéose d'une spectaculaire immanence. Cette absence de défense (car c'est bien de cela qu'il s'agit), ce transport euphorique d'être sans avenir, il l'avait recréé sur la toile d'une manière si parfaite que la surface puait la chair humaine torturée, la chair à demi putréfiée.

Il se sentait heureux car il était, sans nul doute, devant son grand œuvre. Son tableau le plus accompli. Rien de ce qu'il avait fait auparavant, pas même le portrait de sa mère, ne pouvait s'y comparer. Un observateur quelconque aurait pu affirmer qu'il s'agissait du portrait de la femme attachée au poteau de bois. Et d'une certaine façon, durant l'étape initiale, ce fut cela. Mais bientôt, cette surface à laquelle il travaillait farouchement entre douze et quatorze heures par jour se transforma en signe de décadence, en désespoir de cause qui pourrait sans appel et qui le sait. Pure solitude.

Parce que la femme comprit elle aussi qu'elle était seule. Sûr qu'au début elle tenait à prier son Dieu et qu'elle essayait d'attendrir son bourreau par Sa supposée omniprésence. Elle répétait qu'Il était là avec eux, spectateur de leurs misérables destinées. Mais après une volée de coups au visage et à l'estomac, la litanie (tant que sa mâchoire brisée et sa langue fendue lui permirent encore de parler) bifurqua pour exprimer la confiance qu'en mourant son Dieu l'accueillerait. Qu'elle se résignait à son sort, c'est-à-dire au désir de ce Dieu. C'est ce qu'elle disait. Grossièrement, parce que sa stupidité et la douleur ne lui permettaient pas d'élaborer davantage son discours incohérent. Mais c'était ce que disait la très soumise, la très esclave. Cela ne dura pas longtemps, la chose pressait, au moment même où il lui brisa les tibias d'un coup de barre de fer, elle se rendit à l'évidence de sa

solitude et de son abandon, et comprit que ce Dieu qu'elle appelait et en qui elle avait mis toute sa confiance n'était rien d'autre qu'un complice de sa souffrance, un bourreau de plus. C'est alors qu'elle se mit à maudire son supposé protecteur. Pourquoi attendre s'il ne venait pas ? Dès lors, les couleurs de son visage ouvert, les somptueuses nuances des blessures, le subtil glacié des hématomes, les couches superposées de sang et autres excroissances atteignirent une beauté troublante et particulière. Cela se refléta aussitôt sur la toile.

Le 22, il se réveilla de belle humeur. Comme au jour où sa mère était morte sept ans auparavant. Le ciel vibrait d'un même bleu. Dehors, les arbres qui encerclaient la maison et la couvraient d'une ombre perpétuelle bougeaient à peine, à la cadence de la brise de l'aube. Il se promena un peu dans le jardin comme tous les matins. Comme tous les matins, il arrosa les plantes du petit jardin situé au fond de la cour. Les mērpacifiques commençaient à fleurir, de tous côtés apparaissaient les signes du printemps. Il respira avec avidité le parfum d'une feuille d'organ. Ensuite, il s'assit sur le seuil de la porte de derrière et laissa les rayons du soleil réchauffer son corps. Il leva le regard vers l'espace bleu qui, à cette heure, avait quelque chose de tendre. Il écoutait croître l'herbe, les racines des arbres s'étendre, le frottement des corps de milliers d'insectes qui foraient la terre creusant leurs tunnels humides. Là, sur une branche, un oiseau jaune et noir chantait.

Gabriel entra et se prépara un café au lait avec des rôties. Resté sur sa faim, il se cuisina des œufs au jambon. Il mangea le tout, lentement, assis à la table de la salle à manger.

Quand il souleva la trappe du sous-sol, la puanteur lui sauta au nez, mais il s'était habitué. Il descendit en rabattant derrière lui la lourde planche de bois. La femme respirait encore ; son corps, si l'on pouvait appeler un corps ce ramassis de protubérances et d'enflures, avait une lointaine ressemblance avec son aspect original. Il alluma l'interrupteur et les puissants projecteurs frappèrent la toile et le corps macéré. Ses muscles étaient endoloris et il se sentait très fatigué. Il se sentit soulagé en pensant qu'il en finirait

aujourd'hui avec elle et qu'il terminerait le tableau. Conséquence de la furie du travail, il y avait des taches de peinture partout, sur les murs et jusqu'au plafond. Au sol, elles se confondaient au sang noirci. Six jours avaient passé depuis qu'il l'avait traînée au sous-sol. Demain, il pourrait se reposer.

Il baissa la tête et plaça sa bouche près de ce qu'il lui restait d'oreille.

— Aujourd'hui, c'est le 22 mars, le jour où tu as tué ma mère...

Quelques semaines auparavant, il avait ramassé un morceau d'asphalte dans une rue en réparation de Little Havana. Il l'utilisait pour créer certains effets sur la surface de la toile, et c'est pour cela qu'elle était couverte de taches de peinture. Ce fut avec ce morceau de pavé qu'il la frappa. Sur la tête, une, deux, trois fois...

Plusieurs heures après la mort de la femme, vers une heure de l'après-midi, il continuait de travailler. Le tableau comme libéré d'un poids, d'un obstacle, se manifestait avec une stupéfiante autonomie, du moins aux yeux de Gabriel. Les couleurs couraient, s'organisaient pendant qu'il se déplaçait d'un côté à l'autre, apportant par de petits gestes fébriles la touche finale à son œuvre. Lorsqu'il eut terminé, il recula jusqu'au mur le plus éloigné et se laissa glisser en position assise. La masse du corps de Rosa luisait sous l'éclairage. Une grande fatigue s'empara de lui. Mais ce n'était rien en comparaison de la divine sensation qui le faisait sourire à travers la sueur, entre ses cils entrouverts. Un délice pur s'échappait de cet amalgame de couleurs. Le temps se pelotonna comme un brouillard dans la pièce, enfin arrêté.

Chose faite, il se releva et s'approcha de la femme. Il lui frôla le front et s'imprégna de ce froid insondable. Ensuite, il contempla longuement sa dernière œuvre. Il éteignit. Il monta l'escalier et ferma la trappe derrière lui. Ensuite, il la cloua d'une douzaine de clous prévus à cet effet. Il scella les gonds d'un produit adhésif et jeta un épais tapis sur le tout. Ce travail terminé, il marcha vers la fenêtre. L'après-midi s'achevait et émettait une lumière opaque qui enveloppait tout bruit d'un halo cotonneux. Les

rayons du soleil, affaiblis, imposaient un ton rougeâtre, violet, au paysage qui s'estompait. Dans l'arbre du fond, des oiseaux piaillaient à la nuit.

Épilogue

Lorsque, vingt ans plus tard, un employé de la compagnie électrique trouva le corps de Gabriel, il fit ce qu'on lui avait dit de faire en pareil cas, appeler le 911 pour qu'on envoie la police et une ambulance. Le vieux était mort d'une crise cardiaque, selon ce qu'on apprit par la suite. La mort l'avait surpris le matin, selon ce qu'affirma le médecin légiste, quelque vingt-quatre heures avant qu'on ne le trouve. Les experts conclurent qu'il avait dû se sentir mal pendant qu'il lisait à l'ombre d'un arbre. Il avait essayé de revenir vers la maison, mais il s'était écroulé chemin faisant. On l'avait trouvé gisant face contre terre, les yeux ouverts, serrant un vieil exemplaire de l'*Iliade* dans sa main, des fourmis entrant et sortant de sa bouche.

Pendant la fouille de routine de la maison, un agent découvrit la trappe qui menait au sous-sol. Le contenu de celui-ci fit la une de la presse locale et nationale pour un sacré bout de temps. Toutes les émissions à sensation s'arrachèrent l'histoire. Pendant des jours, les environs de la maison furent envahis par une armée de journalistes munis de magnétophones et de caméras de télévision. Le déménagement du tableau fut toute une aventure. Il fallut défaire le plancher de la salle à manger et une partie du toit pour le sortir. On l'installa au musée de Miami où une équipe de spécialistes se chargea de le nettoyer pendant que les médias fouillaient le passé de Gabriel Felipe, révélant les moindres détails de sa brève carrière artistique et du peu qu'on parvint à savoir de sa vie qui avait été somme toute fort ennuyeuse. Ses voisins se souvenaient de lui comme d'un type aimable quoique peu sociable. Serviable ; pour être serviable, oui, il l'était. Le type qui va et vient pour son travail, qui ne sort pas et qui ne reçoit personne.

Au sujet du squelette attaché au poteau de bois, on se perdait en conjectures. La croyance populaire voulait que les restes appartiennent à une martyre des arts qui, se sachant atteinte d'une maladie incurable, avait consenti à poser pour l'artiste. Que la police et certains journalistes aient réfuté cette thèse tout en brandissant le rapport du médecin légiste qui faisait état des nombreuses fractures et de lésions prouvant hors de tout doute que la victime avait été cruellement torturée ne changea rien à l'affaire. L'hypothèse du martyre obtint la faveur du public, ce qui signifiait demande et par conséquent consommation. C'est ainsi que l'Ordre arriva à la conclusion que cette version était la plus conforme au bien commun. Et c'est pour cela qu'elle devint la version officielle.

Peu de temps après parut un long article dans la revue culturelle du *New York Times*, signé du fameux critique d'art du quotidien et abondamment illustré de l'Œuvre Unique, comme on la nommait. D'autres critiques firent de même dans de non moins respectables médias. Tous arrivaient à la même conclusion : il s'agissait d'une œuvre maîtresse. Grâce à ces analyses et à ces commentaires, le visage de Gabriel et son œuvre apparurent en première page des revues d'art. Plus tard, le tableau fut acquis par le Musée des arts modernes de la ville de New York où il occupe toujours un endroit privilégié dans une des salles d'exposition permanente. Il y est toujours malgré les plaintes de certains visiteurs à l'effet qu'émane de lui une tristesse insupportable. Ce qui a eu pour effet d'augmenter sa cote.

Quoique l'auteur ne lui ait pas donné de titre, le tableau a été baptisé du mot que l'on trouva inscrit à quelques pieds de celui-ci, sur un des murs du fameux sous-sol : *Accident*.